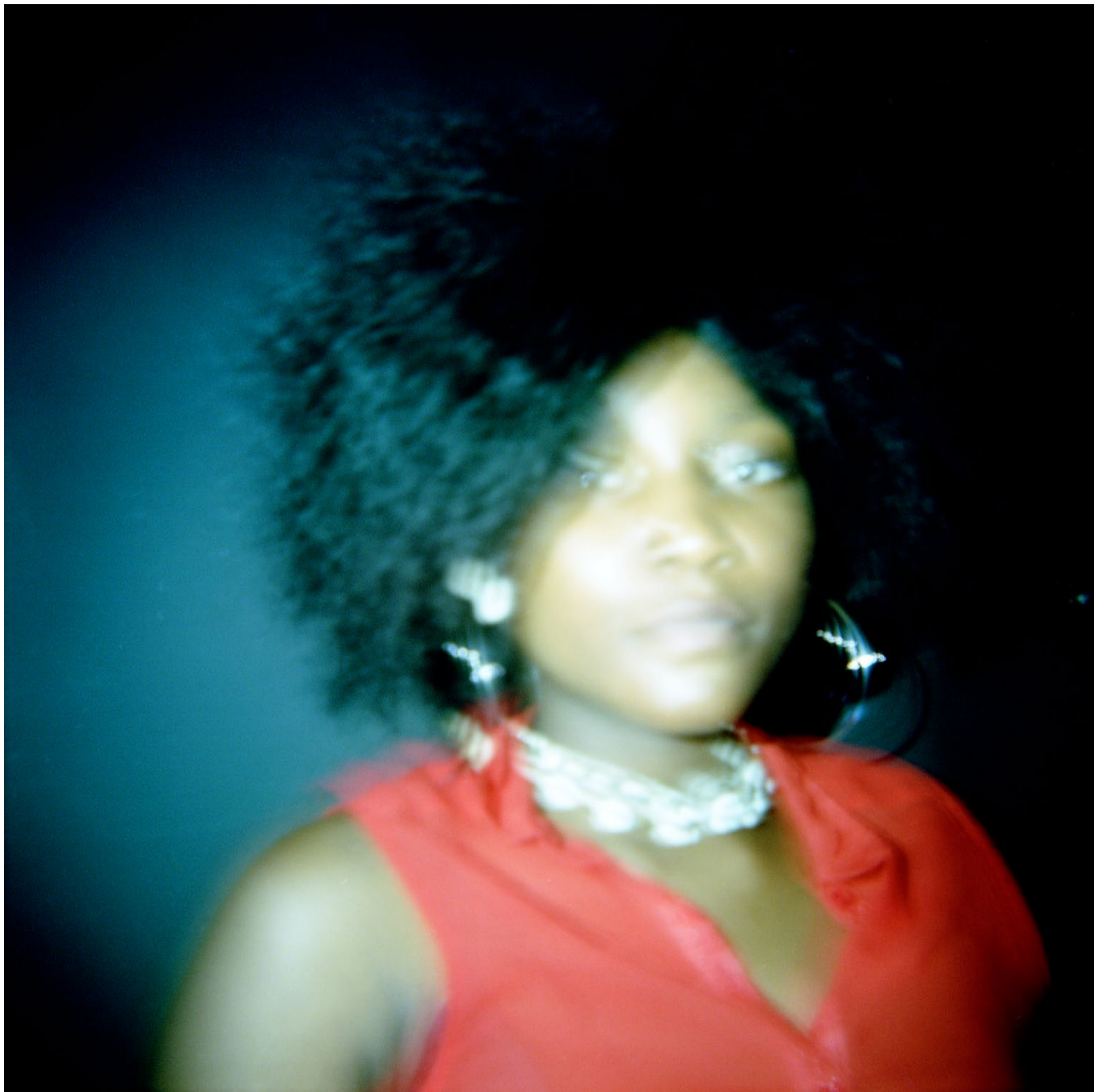


Bruno | NE MOURONS
Boudjelaal | PAS FATIGUÉS



Photographies | **Galerie Dityvon**

Croire en la vie

Bruno n'a pas toujours été photographe. Depuis tout jeune il se demande ce qu'on peut bien faire là, ou bien ici, sur terre, par quels chemins mystérieux nos vies aboutissent à tel endroit ou à tel autre, suivant tels sentiers, puis telle immense autoroute. Lui qu'on a abandonné bébé, puis récupéré quelques années plus tard, sans qu'il sache pourquoi. Lui d'un père algérien, qui a fini en traînant des pieds par lui donner son nom, mais élevé par ses grands-parents français, avec sa tête d'arabe et son prénom de Bruno bien « français », qui dès l'adolescence à Montfermeil, en banlieue parisienne, ne rêvait que de voyages, au point d'apprendre le birman à l'université pour aller vivre là-bas, sans savoir pourquoi. « Ce que je faisais en Asie ? » se demande-t-il encore. « Je devais me sentir à ma place là-bas. »

Et puis un jour il est rentré, mais pas encore pour s'installer en France. Il devait d'abord repartir, en pleine Décennie noire, à la rencontre de sa famille algérienne, muni par hasard d'un appareil photo, cadeau de chez McDonald's, que lui avait prêté un enfant de ses amis. C'est cette trajectoire improbable qui a fait de lui le photographe qu'on connaît aujourd'hui, à la frontière du grand reportage et de l'art contemporain, avec sa capacité à laisser-aller, à faire confiance au mektoub, qui fait dire à Hassan, le *Léon l'Africain* d'Amin Maalouf, qu'« entre l'Andalousie que j'ai quittée et le Paradis qui m'est promis, la vie n'est qu'une traversée. Je ne vais nulle part, je ne convoite rien, je ne m'accroche à rien, je fais confiance à ma passion de vivre, à mon instinct du bonheur, ainsi qu'à la Providence »⁽¹⁾.

À travers ces objets-témoins-de-vie que révèle Bruno, et les histoires qu'ils renferment, comme ce slip de bain marqué de numéros de téléphone, cette fleur dans son tube à essai, accrochée au mur délabré d'une chambre surpeuplée près de la gare Saint-Charles, à Marseille – une de ces chambres qu'on peut entrevoir dans *Shéhérazade*, le très beau film de Jean-Bernard Marlin – ou encore le maillot sali de l'équipe nationale de Somalie, qui renâtra au pressing, le Coran comme symbole de tous les livres, ou un doudou du nom d'Abakar, Bruno Boudjelal nous place devant l'espoir, cette lumière qui toujours menace de s'éteindre, mais qui résiste aussi, bizarrement, étrangement, à toutes les tempêtes. Quand l'espoir n'est plus qu'une pâle lueur en Lybie, que les hommes qui le portent sont devenus des esclaves, des fantômes, malgré tout, on ne sait comment, subsiste une lueur ; il continue de brûler paradoxalement non pas grâce au pur instinct de survie mais par notre conscience d'être des hommes, qui fait que, comme le raconte Varlam Chalamov dans ses *Récits de la Kolyma*⁽²⁾, tous les chevaux sibériens, pourtant bien mieux adaptés aux conditions de vie extrêmes de la taïga, mouraient d'épuisement, tandis que l'homme résistait mieux à l'enfer du Goulag, toute sa conscience tendue en quête de la moindre miette d'énergie. C'est de cet espoir-là dont il est question ici, cette flamme qui nous refuse le droit d'être moins que des hommes.

François Beaune

⁽¹⁾ Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », (première publication, Jean-Claude Lattès, 1986), 1987, p. 348.

⁽²⁾ Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, éditions Verdier, 2003.



Abdoulaye Naples, Italie, 2019



| Vidéos



De l'autre côté

CRÉATION VIDÉO, 2021 - 7,26 MN

Cette vidéo a été réalisée en février 2021 à Tanger avec Luis et John. Un après-midi d'une journée grise et froide, ils m'ont proposé de venir à la plage avec eux et, à mon étonnement, m'ont encouragé en disant : « Viens avec nous, tu verras ». Nous nous sommes rendus sur une petite plage pas très loin du centre-ville. Je me suis assis alors qu'eux restaient debout au bord de l'eau scrutant l'horizon sans rien dire. J'ai alors décidé de commencer une vidéo. Deux autres migrants les ont rejoints contemplant eux aussi l'horizon et au loin la silhouette des côtes espagnoles qui se dessinaient. À la fin du tournage, un vieux monsieur est venu me parler, m'expliquant : « Ici, c'est devenu la plage des migrants. Non pas qu'ils essaient de partir de cet endroit car il est trop près du centre-ville, mais ils viennent tous chaque jour contempler l'autre côté. Là où ils aimeraient tant aller ! »



Harragas

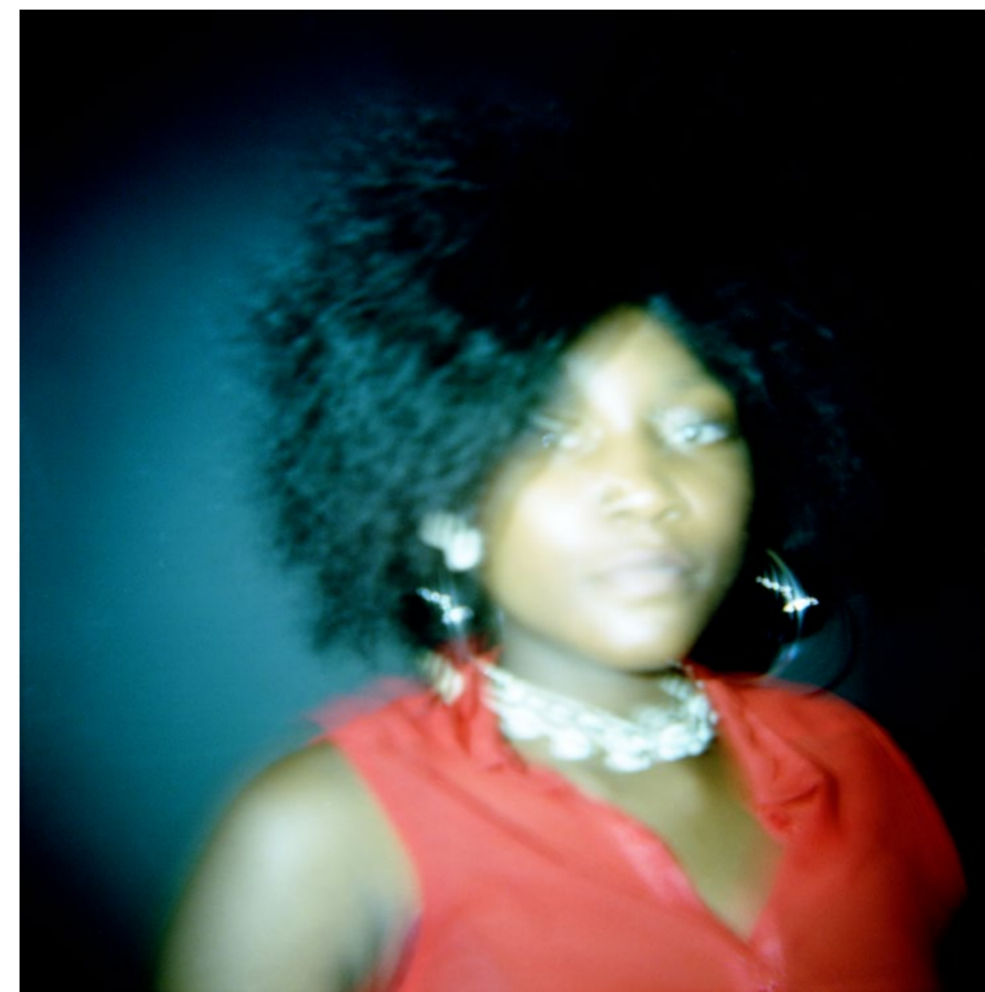
CRÉATION VIDÉO - 5,06 MN

Harraga est un mot arabe qui veut dire « brûler ». On désigne ainsi les jeunes qui partent, qui brûlent la route, pour essayer de rejoindre l'Europe. En Algérie, ils partent essentiellement de deux régions, à l'est celle d'Annaba pour se rendre en Sardaigne et à l'ouest celle d'Oran pour se rendre en Espagne. Avant de prendre la mer les « harragas » demandent à des Algériens vivant en Espagne ou en Italie de leur envoyer des cartes SIM espagnoles ou italiennes. Une fois en possession de ces cartes SIM, ils les mettent dans leurs téléphones portables avant de prendre la mer. C'est ainsi qu'ils tenteront de se diriger au cours de leur traversée en consultant régulièrement leur téléphone pour voir s'ils ont du réseau et donc savoir s'ils se rapprochent des côtes espagnoles ou italiennes. Le téléphone portable a donc un rôle et une fonction très importante lorsque les « harragas » tentent de traverser la mer pour venir en Europe. Mais il leur donne aussi la possibilité de photographier et de filmer leur périple. Cela leur permet de garder une trace de leurs aventures qu'ils pourront montrer ou bien envoyer à ceux restés au pays. C'est ainsi par hasard, grâce à un ami travaillant dans une association pour la jeunesse en Algérie « RAJ », que j'ai appris l'existence de ces petits films qui circulaient au pays dans la famille ou parmi les amis de ceux qui sont partis « brûler la route ». Grâce à cet ami, j'ai pu en récupérer quelques-uns. La pièce ici présentée a été faite avec ces films.



Baudouin

Naples, Italie, 2019



Awa

Naples, Italie, 2019





Douglas

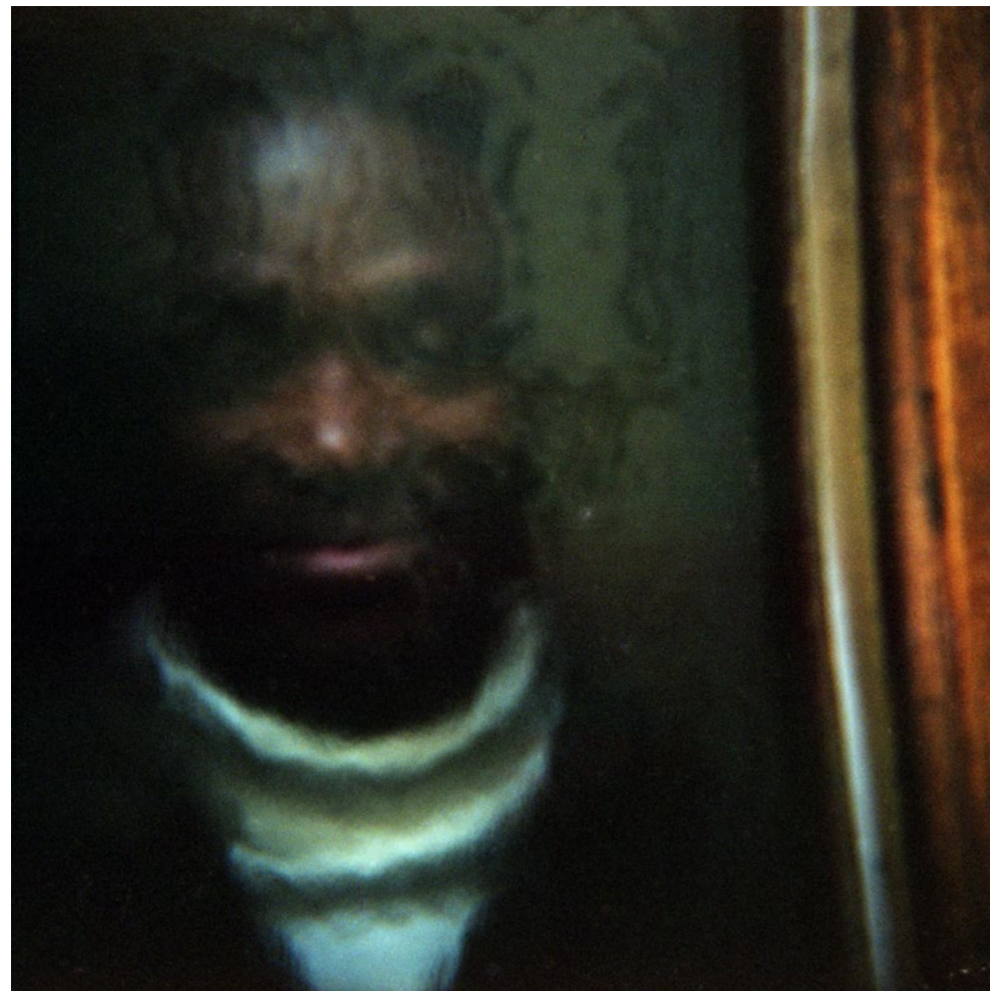
Naples, Italie, 2019

J'avais rendez-vous avec Douglas au café. Quand il est arrivé, sans rien dire, il a déversé sur la table le contenu d'un sac en plastique ; il y avait une trentaine de dreadlocks coupés. « Voici ma honte ! Ce que tu vois, c'est la douleur de ma vie et ma lâcheté. Je viens de Centrafrique. Nous habitons avec toute ma famille une grande maison, nous étions heureux. Ma passion était le reggae, je passais toutes mes soirées à écouter les grands maîtres, Bob Marley, Jimmy Cliff, Peter Tosh... Une de mes soeurs, Christine, était coiffeuse et, pour mes dix-huit ans, elle m'a offert une magnifique coupe rasta avec des dreadlocks, c'était le plus beau jour de ma vie. J'avais la même coupe que mes maîtres ! J'ai décidé de partir pour l'Europe un jour de mai 2016. Départ de Bangui direction le Cameroun, puis le Nigeria où je me suis fait attaquer et voler tout mon argent. J'ai du rester travailler plusieurs mois à Lagos pour en regagner un peu et reprendre mon voyage. Un jour, dans le quartier où j'habitais, je me suis décidé à aller chez le coiffeur pour mes dreadlocks qui étaient très abimées. Une jeune coiffeuse, Tiri, d'origine tchadienne, s'est occupée de moi. Voyant que je n'étais pas nigérian, d'un air malicieux, elle m'a dit : « ne serais-tu pas en partance pour l'Europe ? » J'ai acquiescé. « J'ai un service à te demander, me dit-elle, m'emmènerais-tu avec toi ? Je veux aussi partir et seule je n'y arriverai pas ! » Sans rien répondre, j'ai payé et je suis parti. Un mois plus tard j'avais assez d'argent et j'étais prêt à repartir. La veille de mon départ, je suis repassé devant le salon par hasard et je ne sais pas pourquoi j'y suis rentré et ai dit à Tiri que si elle voulait toujours partir, je passerai la prendre le lendemain matin. Elle s'est mise à pleurer et m'a dit : « Merci, à demain ». Nous sommes donc partis tous les deux sur les routes, le Bénin, le Niger et enfin la Libye. Une amitié très forte est née entre nous. Elle est devenue ma petite soeur, et j'avais toujours mes

magnifiques dreadlocks ! Arrivés en Libye, nous avons travaillé avec d'autres dans une grande propriété agricole, cela a duré des mois, mais notre amitié était plus forte que tout. Avec le recul, je pense maintenant que je ne serais pas arrivé seul à surmonter toutes ces difficultés sans Tiri ! Puis est venu le moment de partir pour l'Italie. Nous étions tous les deux, je la serrais dans mes bras, mais deux gardes sont venus nous dire que notre bateau était trop chargé et qu'une dizaine d'entre nous devait monter sur l'autre bateau. Nous avons été séparés. Après une traversée terrible, nous sommes arrivés en Italie. Aussitôt que j'ai posé le pied sur la terre, j'ai cherché à avoir des nouvelles de son bateau mais rien. Ce n'est que quelques jours plus tard, dans un centre de détention que j'ai appris par d'autres le naufrage du bateau dans lequel elle était ! J'étais détruit, effondré... Celle avec qui j'avais fait ce chemin, n'était plus.

Après plusieurs semaines en camp, je me suis retrouvé à Naples. La vie dans cette ville était très difficile, les gens nous détestaient et nous étions hébergés dans des conditions horribles, sans repas ni argent. Pour manger correctement, la solution était "le poulet basket" mais cela était très risqué. Il fallait trouver un restaurant avec une terrasse extérieure, ne pas ressembler à des migrants et partir au bon moment sans payer... Au bout de deux jours, mes compagnons se sont plaints. Ils m'ont dit que l'on se faisait trop remarquer avec mes dreadlocks. Il fallait que je les rase si je voulais poursuivre avec eux. Le lendemain, je l'ai fait, mais je n'ai pas pu les jeter, je les ai gardés dans un sac ». Douglas a fondu en larmes et m'a dit : « Tu vois, c'est ma honte, plutôt que de respecter et d'honorer la mémoire de ma soeur et amie Tiri, j'ai préféré me remplir le ventre ! Je suis un moins que rien, un homme sans honneur ! »





Doumbia
Marseille, France, 2018



Luis Tanger, Maroc, 2021



Kahlid
Naples, Italie, 2019





Esther
ischia, italie, 2019





Mohamed
Naples, Italie, 2019



| Bio

Photographe franco-algérien, membre de l'Agence VU', il vit et travaille entre Paris et l'Afrique.

Né à Montreuil en 1961, Bruno Boudjelal pratique la photographie comme un mode de vie qui interroge sans cesse sa propre identité et nous confronte à la nôtre.

En 1993, il part sur les traces de ses origines paternelles en Algérie. Cette découverte sera le point de départ de 10 ans d'explorations qui l'amènent, entre carnet de voyage et témoignage, à passer du noir et blanc à la couleur, et à assumer la subjectivité de son point de vue. Il élargit par la suite les frontières de ce voyage et de cette aventure à d'autres territoires – éloignés ou non – et témoigne notamment du panafricanisme.

Assumant la question de l'identité comme étant à la fois singulière et inscrite dans une histoire collective, son travail photographique relève du témoignage engagé, du « récit en images qui tente d'approcher une réalité complexe.

Mais plus cette réalité est complexe, plus la diffraction des points de vue est intéressante ».

Régulièrement publié dans la presse et lauréat de bourses institutionnelles et de prix prestigieux – dont le Prix Nadar en 2015 pour son livre *Algérie, clos comme on ferme un livre ?* – Bruno Boudjelal a publié six monographies. Ses œuvres ont intégré les collections publiques françaises, et font l'objet de nombreuses expositions en France et dans le monde.

Parallèlement à cette œuvre internationalement reconnue, Bruno Boudjelal s'engage dans une démarche et une réflexion plus larges autour de la photographie avec la conduite d'interventions socio-artistiques au sein de quartiers, l'encadrement de stages professionnels, ou encore le commissariat d'expositions. En 2017 il assure notamment celui de l'exposition « *Ikbal / Arrivées : Pour une nouvelle photographie algérienne* » présentée au MAMA (Alger), à l'IMA : la Cité internationale des arts (Paris) puis à la Friche Belle de Mai (Marseille), dans le cadre de la deuxième biennale des photographes du monde arabe contemporain.

Galerie Dityvon – Université d'Angers

11 allée François Mitterrand –
49000 ANGERS
Tél : 02 44 68 80 02

Horaires BU Saint-Serge
du lundi au samedi : 8h30-22h30
dimanche : 13h-20h

www.univ-angers.fr/culture

Instagram: [uaculture_univangers](#)
Facebook: [GalerieDityvon](#)

Bruno Boudjelal – NE MOURONS PAS FATIGUÉS Exposition du 25 avril au 22 juin 2025

vendredi 25 avril 2025

17h : table-ronde « Les routes de l'exil » en présence de Bruno Boudjelal, photographe, Patricia Morvan (Agence VU') et Samuel Delépine, enseignant-chercheur en géographie sociale (ESO). Modération : Dominique Sagot-Duvaurox, professeur émérite à l'UA

18h : vernissage
accompagné d'une performance musicale de l'artiste Hakim Hamadouche au mandoluth

Gratuit – Ouvert à toutes et tous, du lundi au dimanche

Commissariat d'expo : lucie.plessis@univ-angers.fr / Médiation : rafael.cuenca@univ-angers.fr

La Galerie Dityvon est membre du Pôle arts visuels Pays de la Loire depuis 2015 et a rejoint le réseau national DIAGONAL depuis janvier 2025

un partenariat avec l'Art à l'ouest (Festival Cargo-Saint-Nazaire) et l'Agence VU'

ua'
CULTURE
UNIVERSITÉ D'ANGERS

cvec
Contribution Vie Étudiante
et de Campus

DIAGONAL
RESEAU NATIONAL DES STRUCTURES DE DIFFUSION
ET DE PRODUCTION DE PHOTOGRAPHIE

aào

VU'
l'agence

Galerie Dityvon